

## UN USAGE NOUVEAU DES INDEX MECANOGRAPHIQUES

Il y a peu (1), on a lu dans *Revue* que l'Université de Berlin userait des index et des relevés réalisés par le Laboratoire d'Analyse statistique des Langues anciennes pour étudier Libanios dans ses rapports avec Byzance, mais aussi qu'une thèse serait présentée à Liège sur *Henry de Montherlant et l'Antiquité* où l'on ferait une large part à Sénèque, auteur de chevet de l'écrivain français, et que les index du moraliste romain y seraient exploités.

On admettait facilement l'annonce de Berlin, mais on pouvait s'étonner que le Laboratoire d'Analyse statistique des Langues anciennes fût à même d'aider un chercheur dans un travail qui est réputé pour littéraire, à propos d'un auteur fort éloigné de la notion de quantité.

La thèse n'est certes pas achevée et le lecteur admettra donc qu'on ne mène pas la démonstration jusqu'à sa fin. D'ores et déjà, on peut montrer dans quelle mesure les réalisations de la mécanographie débouchent sur un champ où l'on n'attendait guère leurs effets.

L'oeuvre de Montherlant est toute farcie d'Antiquité, autant que l'oeuvre d'un Montaigne, par exemple. Et comme chez Montaigne, Plutarque, pour les modèles qu'il parangonne, et Sénèque, pour son efficace dans la vie

quotidienne, y tiennent un grand rôle, que ce soit dans les essais (de *La Relève du Matin* - 1920 - au *Treizième César* - 1970), dans les romans (*Le Songe*, par exemple - 1922), ou dans le théâtre (telle *La Guerre civile* - 1965).

A ces deux chefs de file, Montherlant ajoute le *Satiricon*, Marc-Aurèle, Epictète et bien d'autres, mais entre tous Sénèque occupe souvent la place de choix. Et comme il se doit dans une oeuvre qui, pour être rigoureuse, n'en est pas moins poétique, où l'essai l'emporte sur l'étude ("les études d'érudition pure, dit Montherlant, ne sont pas ma discipline"), il arrive aussi souvent qu'une sentence, une image soient offertes au lecteur sans référence, ou qu'on lui dise : ceci pourrait être de Sénèque.

Il n'est pas toujours possible d'élucider ces petits mystères, mais je veux montrer qu'en de telles circonstances, les index mécanographiques peuvent plus vite et plus sûrement aider le chercheur.

Je choisirai deux exemples; dans le premier, il faut seulement retrouver - pour confirmer les dires de l'auteur - une citation, donnée en français et sans la référence; dans le deuxième, qui est plus complexe, il faut estimer si l'auteur a raison ou non dans son hypothèse.

J'ajouterai encore qu'au moment où ces deux petites recherches furent entamées, *je ne disposais, pour des raisons toutes matérielles, que des index du Lucilius, mais cette pauvreté relative me permit de mieux*

*ressentir le prix de ce qui me faisait défaut...*

*La Relève du Matin s'ouvre sur un essai daté de 1921 : Le jeudi de Bagatelle.*

Tels Socrate et un disciple à la palestra, deux adultes bavardent : l'auteur, flanqué de son chien "aux dents blanches", et un abbé de ses amis, mentor d'une bande de collégiens venus s'ébattre en la plaine de Bagatelle, un jeudi d'octobre :

"Treize ans! Balzac a écrit : *La Femme de trente ans*,  
"donnant à cet âge une figure toute particulière. L'âge  
"de treize ans chez les garçons me semble aussi à part,  
"aussi nettement distinct des douze et des quatorze ans.  
"Brève année éclatante! Sénèque a un mot voluptueux,  
"pour dire que la splendeur de l'enfance paraît surtout  
"à sa fin, comme les pommes ne sont jamais meilleures  
"que lorsqu'elles commencent à passer. A treize ans,  
"l'enfance jette son feu avant de s'éteindre." (2)

Qui connaîtrait tout Sénèque et en aurait tout retenu n'aurait pas à faire de trop longues recherches.

On peut aussi, en pareil cas, compter sur l'heureux hasard d'une lecture. En revanche, on se voit mal relisant l'oeuvre dans son entier pour vérifier la

citation incertaine que propose Montherlant.

J'ai donc "misé" sur le *Lucilius* et compulsé l'index aux mots d'apparence facile, ceux que la traduction pouvait le moins fausser, à savoir "l'enfance" (ou "l'enfant"), ou qui étaient les plus techniques : ici, le mot "pommes".

"*Pueritia*" offre 12 occurrences; "*puer*", 39. Quant à "*malum*", il n'est pas attesté, mais me souvenant que "*pomum*" a souvent été traduit en français par "pomme", j'ai cherché "*pomum*", qui est en effet attesté deux fois dans le *Lucilius*.

Je pouvais dès lors facilement rapprocher "*pueritiae* 12,4,28" de "*poma* 12,4,25"; et je trouvais : "*Gratissima sunt poma cum fugiunt; pueritiae maximus in exitu decor est*", ce que Pintrel traduit dans la vieille édition de Nisard : "Les pommes ne sont bonnes que lorsqu'elles commencent à passer; la beauté de l'enfance paraît sur sa fin." (3).

On objectera peut-être que la découverte est mince, mais sans la présence de Sénèque, cette page serait-elle ce qu'elle est, de même que sans l'allusion à Balzac ? Chez Montherlant, la citation est un pli; il aime, par là, corroborer sa propre pensée, étayer sa propre écriture. S'il est l'homme à "tout vérifier", il est aussi celui qui recherche "le soutien des grands esprits" (4), qui estime que "pour nous apporter un peu d'eau fraîche, les grandes âmes font la chaîne du fond de l'éternité" (5).

Bien repérée, la citation offre un autre avantage : on la remet dans son cadre premier et on apprécie le bon usage qu'en a fait l'écrivain. Dans notre exemple, qui relira l'extrait de la lettre 12 à Lucilius verra que Sénèque a voulu détailler les avantages de la vieillesse et comparer une vie finissante à une enfance qui jette son dernier feu, à une bouteille où il ne reste qu'un fond : la dernière lampée "noie le buveur, elle met à son ébriété la dernière main".

On voit ainsi les limites de la citation, et que Montherlant a sorti l'image de son contexte pour l'utiliser à son meilleur gré dans un dialogue voué à l'enfance.

Dans *Le Treizième César*, il est un essai qui donne son titre au recueil et traite longuement de la mort de Pétrone, telle qu'elle apparaît dans Tacite et telle qu'elle apparaît dans le *Quo vadis* de Sienkiewicz.

Tacite écrit notamment : "*nec tulit ultra timoris aut spei moras*" (*Annales*, 16,19,1), que Montherlant traduit, d'accord avec son édition : "Il ne voulut pas porter plus longtemps ce poids de crainte ou d'espérance." (6). Il ne nous dit pas dans son commentaire que pareille attitude est d'essence épicurienne; en revanche, on voit bien, par le paragraphe qui suit, qu'il est un lecteur assidu de Sénèque :

“ “N’espérance ne peur”, cette devise qui fut, paraît-il, celle du  
“duc de Bourbon, et qu’on dirait traduite d’un Ancien, de  
“Sénèque peut-être, j’en ai fait jadis l’épigraphe du *Solstice*  
“de juin. Il me semble à présent que l’espérance et la peur  
“sont si inhérentes à l’homme, que cette devise est sans por-  
“tée : c’est de la littérature noble. Dans des époques particu-  
“lièrement paisibles, des êtres bien constitués peuvent passer  
“toute leur vie sans connaître la peur; mais nul ne peut passer  
“sa vie sans connaître l’espérance, et nombreux même sont  
“ceux qui ne subsistent que par elle. Je dois d’autant plus  
“dire cela que, si dans mes livres j’ai toujours parlé avec res-  
“pect de la peur, j’y ai craché plus d’une fois sur l’espérance,  
“par un sentiment de gloire qui voulait défier la réalité. Cra-  
“chats que j’essuie aujourd’hui.” (7).

Il était certes difficile d’estimer si l’écrivain avait raison d’attribuer à Sénèque, avec des réserves sans doute, la littéralité de cette formule. Pourtant, cette fois encore, les index sont venus à la rescousse.

Me limitant par nécessité au *Lucilius*, j’y ai relevé les couples “*spes-metus*” et “*spes-timor*”, tout en veillant à rapprocher des occurrences de mêmes cas, et aussi à ce que les deux mots fussent assez proches pour constituer un couple.

J'obtenais les séries suivantes :

<i>spem / metum</i>	:	13,13,2;	13,13,4
		105,1,37;	105,1,40
<i>spe / metu</i>	:	82,18,28;	82,18,26
		110,4,42;	110,4,44
<i>spes / timor</i>	:	6,2,21;	6,2,23
		95,8,20;	95,8,22

Dès cet instant, je pouvais considérer que l'enquête avait abouti.\*

Sans doute cela ne signifie pas que le duc de Bourbon soit allé chercher la formule chez le philosophe, car cette sentence est de celles qui peuvent être à tout le monde, mais cela signifie qu'elle est bien dans la manière de Sénèque, qu'il est banal de trouver dans son oeuvre ces deux mots couplés, et que Montherlant, en avançant son hypothèse, démontre l'intimité qui le lie à son modèle.

Voici cependant ces passages :

- de la lettre 6 : l'amitié vraie est celle "que ni l'espoir ni la crainte ni le souci de son intérêt propre ne disloquent" (*quam non spes non timor non utilitatis suae cura divellit*);

- de la lettre 13 : "Examinez donc et votre espérance et votre crainte, et, chaque fois que tout sera incertain, faites-vous plaisir à vous-même : croyez ce que vous aimez mieux" (*Ergo et spem ac metum examina, et, quoties*

*incerta erunt omnia, tibi fave : crede quod mavis);*

- de la lettre 82 : le passage ne nous concerne guère; il y est question de maux pires, que l'on craint, ou d'une amélioration, qu'on espère (*aut pejorum metu aut spe bonorum*);

- de la lettre 95 : ce passage-ci non plus ne nous intéresse guère;

- de la lettre 105 : "Considérez ce qui pousse un homme à ruiner son prochain, et vous trouverez l'espérance, la jalousie, la haine, la peur, le mépris" (*Considera quae sint quae hominem in perniciem hominis instigent; invenies spem, invidiam, odium, metum, contemptum*);

- de la lettre 110 : "Il est proche ce terme où aboutissent toutes choses; il est proche, vous dis-je, cet événement qui pour l'homme heureux signifie sa perte et, pour le misérable, sa délivrance. Mais nous prolongeons ces échéances tantôt par l'espoir tantôt par la crainte." (*Prope est rerum omnium terminus; prope est, inquam, et illud unde felix ejicitur, et illud unde infelix emittitur. Nos utraque extendimus et longa spe ac metu facimus*).

Il appert que les deux sentiments, crainte et espoir, sont souvent joints l'un à l'autre et souvent tenus pour blâmables, sources de ruine, de trouble, ennemis de l'*apathie* stoïcienne. Sénèque, dirait-on, a lui aussi "craché plus d'une fois sur l'espérance" (sinon continûment, car, à son tour, il lui arrive d'essuyer ses crachats : quand il convie, par exemple, à "croire ce qu'on aime mieux"). En revanche, il n'entoure pas la peur du respect que lui porte Montherlant.



L'ironie cependant a ses droits.

C'est en effet dans le *de Constantia Sapientis* (chapitre 9) que je devais rencontrer une formule qui, par sa littéralité, s'accordât le mieux avec celle du *Solstice de juin* (8).

Sénèque décrit le sage, insensible à toute altération, le sage "qui ne sait pas ce que signifie vivre dans l'espoir ou la crainte" (*sapiens qui nescit nec in spe nec in metu vivere*), "homme altier que rien ne trouble, maître de soi, jouissant d'une paix profonde et stable" (*caret [ ... ] perturbatione vir erectus, moderator sui, altae quietis et placidae*).

On en peut détacher ces mots : "*nec in spe nec in metu*", et les traduire pour le connétable de Bourbon : "N'espoir ne peur".

Une bonne fortune m'avait fait relire cet essai de Sénèque, ma mémoire m'avait été fidèle : ces deux circonstances me furent favorables. Mais s'avère par là ce que j'entendais écrivant : "une pauvreté relative permet de mieux ressentir le prix de ce qui fait défaut".

Pierre DUROISIN

## NOTES

- (1) *Revue de l'Organisation internationale pour l'Etude des Langues anciennes par Ordinateur*, 1973, n° 2, p. 55.
- (2) MONTHERLANT Henry de, *La Relève du Matin*, p. 24. Paris, Gallimard, 1963. "Bibliothèque de la Pléiade", *Essais*.
- (3) Toutes les références à l'*Index Verborum* du *Lucilius* qui figurent dans cet article sont extraites, comme il se doit, du Fascicule 10 (Tomes I et II) publiés par le Laboratoire d'Analyse statistique des Langues anciennes, en 1973.
- (4) MONTHERLANT Henry de, *Carnets, Carnet XXV* (1934), p. 1114. "Pléiade", *Essais* : "Devant la mort, devant la calamité, devant l'amour peut-être, le soutien des grands esprits. Comment ils ont réagi. Si on se rend compte qu'on réagit comme eux, tout va bien. (Je m'aperçois qu'Epictète a dit exactement la même chose : "Représente-toi ce que, dans cette circonstance, aurait fait Socrate ou Zénon.")".
- (5) *Id.*, *Service inutile (L'Ame et son Ombre)*, p. 690. "Pléiade", *Essais* : " ( ... ) c'est chose touchante que ce pouvoir des grandes âmes, et plus touchante encore lorsqu'il nous arrive, consultant Epictète, par exemple, pour savoir ce qu'il aurait fait dans une épreuve analogue à la nôtre, de trouver ceci : "Représente-toi, dans l'épreuve, ce qu'aurait fait Socrate ou Zénon." Pour nous apporter un peu d'eau

fraîche, les grandes âmes font la chaîne du fond de l'éternité."

- (6) *Id., Le Treizième César*, p. 171. Paris, Gallimard, 1970.
- (7) *Id., Ibid.*, p. 173.
- (8) ... dans le *de Constantia Sapientis* dont je n'avais pas l'index en main !